



## Recherches & Travaux

76 | 2010

Écrire en temps de détresse : le roman maghrébin francophone

---

### Présentation

Belaïd Djefel et Boussad Saïm

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/390>  
ISSN : 1969-6434

#### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

#### Édition imprimée

Date de publication : 30 juillet 2010  
Pagination : 5-10  
ISBN : 978-2-84310-174-8  
ISSN : 0151-1874

#### Référence électronique

Belaïd Djefel et Boussad Saïm, « Présentation », *Recherches & Travaux* [En ligne], 76 | 2010, mis en ligne le 30 janvier 2012, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/390>

---

## Présentation

« Le poète est celui qui “brûle”. La vérité de parole est une proximité [...] Son seul objet ou sa seule étoile est au-delà de toute signification possible, bien que sa recherche requière toute la richesse des mots. »

Yves Bonnefoy

Depuis quelques années maintenant, se développe entre l'École normale supérieure des sciences humaines d'Alger, l'université Stendhal - Grenoble 3 et le centre de recherches Traverses 19-21, une relation riche et dense qui se traduit par bon nombre d'échanges et de rencontres tant amicaux qu'intellectuels. L'idée de consacrer un numéro de *Recherches et Travaux* à la littérature maghrébine est l'aboutissement, somme toute logique, de ce rapport d'amitié entre les deux communautés universitaires. C'est une façon aussi de continuer à alimenter le débat, en le concrétisant par un travail académique, pour l'élever à une autre dimension et lui donner davantage d'envergure.

Quand s'est présentée à nous l'occasion d'animer ce volume sur la littérature maghrébine, nous avons aussitôt pensé le consacrer au rapport du roman à l'Histoire, au moment même où ce rapport se posait avec acuité. Produits d'une histoire problématique et mouvementée dont ils n'ont pas cessé d'éprouver le poids, avec toutes les implications existentielles qui en découlent, les textes maghrébins (romanesques mais aussi poétiques) nous offrent la possibilité de cerner les entours de cette réalité riche en sensations qui n'en finit pas de nous interpeller par sa complexité et ses contradictions foisonnantes. En effet, chaque fois que le monde a été durement ébranlé dans le fondement de ses valeurs et a dû pâtir de la violence, chaque fois qu'il s'est trouvé confronté à des situations critiques, la littérature – et de façon plus générale, l'art – n'est pas restée indifférente et s'est sentie directement concernée. Ce n'est pas qu'elle trouve

dans la brûlante actualité de quoi enflammer davantage ses désirs et assouvir son imagination ; c'est plutôt que l'idéal dont elle se nourrit, qu'elle ne cesse de poursuivre, se trouve remis en cause et menacé par les horreurs du monde colonial ou postcolonial. Toutes les fois que cet idéal de vie a été bafoué, la littérature a éprouvé le besoin, pour ainsi dire, de tenir son bilan, de faire son examen de conscience, de s'interroger sur son sort, son sens, son devenir, en un mot, sur son être. L'histoire du Surréalisme, celle du Nouveau Roman aussi, pour s'en tenir à deux moments qui ont marqué la scène littéraire, sont d'abord le résultat aigu d'une crise existentielle qui s'est traduite par la volonté de rompre avec un mode d'être et de pensée qui a montré ses limites, voire sa faillite à tous les niveaux. L'Histoire est là pour montrer que les peuples ne peuvent se passer des poètes, notamment en « temps de détresse ». Car non seulement ils ont besoin de s'éclairer, de se soutenir de leurs paroles pour traverser « la nuit du monde », mais aussi la poésie – et au delà la littérature – leur permet d'endurer avec un moindre mal les effets du désastre.

La littérature maghrébine s'est construite à son tour sur ces paradoxes, qu'elle va exacerber, compte tenu de la nature complexe de son histoire. Se posant à la fois comme « signe d'une histoire et résistance à cette histoire » (Barthes), elle ne cessera de rentrer en rivalité avec le monde auquel elle entend opposer sa contre-crédation. Elle inventera, pour ce faire, de nouveaux procédés d'écriture à même de fonder une nouvelle historicité. Et le « Je », en conjuguant rêve et rêverie dans un éclatement de voix, atteint parfois le bord de la folie et de l'anéantissement : il est des déploiements du monde qui sont à ce prix. Face aux obstacles et aux défis innombrables de son temps (violences coloniales, islamisme, « décennie noire » algérienne...), l'écrivain maghrébin se trouve contraint de réinvestir la scène de l'Histoire autrement, pour pouvoir réinventer, sous l'impulsion d'une écriture « questionnante », le « second degré de la parole ». Il sera dès lors amené à transcender le réel, en puisant à même les maux du quotidien la force nécessaire qui va lui permettre de promouvoir une nouvelle manière d'habiter le monde. Pour ce faire, il fera siennes les blessures et les déchirures de la société dans laquelle il vit, et ira jusqu'à les constituer en lieu d'élection. Il ne s'agit pas pour lui de cultiver un quelconque masochisme ; son geste procède plutôt d'une volonté d'appriivoiser le mal, de le dompter pour pouvoir amorcer à même les ruines du temps un nouveau départ. C'est la raison pour laquelle le romancier va déplacer l'enjeu sur le plan de l'écriture, car c'est là qu'il compte désormais mener la bataille du sens et exercer pleinement et sans entraves sa liberté pour prendre sa revanche sur l'Histoire. D'où cette hargne à peser de tout le poids de son être sur le cours des choses, en provoquant par les mots le destin, afin de lui donner une autre tournure, de l'inscrire dans une nouvelle temporalité. Il

n'aura de cesse en effet de faire fond sur ses malheurs, de jouer sur le tragique de son existence pour les intégrer, par un processus dialectique, dans une dynamique de vie.

La nécessaire et redoutable machine d'écriture permet alors de dé-liair, dé-chaîner et dé-coder « littéralement et dans tous les sens » les textes du monde, selon la formule d'Arthur Rimbaud, leur substituant un autre texte, un texte autrement écrit, ainsi que le foment Mohammed Khair-Eddine :

Un texte qui passera dans le sang du futur, si tant est que le langage en révolte perpétuelle contre soi-même et contre ceux qui s'en sont servis comme d'un burin se recorrige et se foment à nouveau, toujours insidieux, dans l'ignorance de langues lues par les oppresseurs que nous nous ingénierons à déposséder de mots catastrophiques qui t'agressent, te rongent, t'emprisonnent et, pour finir, se changent en fossoyeurs habiles et en croque-morts-musiciens, histoire d'asticoter un dieu féroce enchaîné à tes rébellions<sup>1</sup>.

Devenue martelante et excessive, rêvant d'une conjonction des contraires, l'écriture s'ouvre alors nécessairement à ce que Abdelwahab Meddeb appelle la « sagesse inaugurale », ce sanctuaire dionysiaque de la déraison et de la douleur de l'enfantement. C'est ce cri de révolte mêlé d'espoir qui résonne dans le texte maghrébin que nous livrent les auteurs de ce numéro. Dans « écrire », il y a « cri » et « rire », disait Meddeb. Le titre retenu pour ce volume, *Écrire en temps de détresse*, implique aussi, et sans jeu de mots, une grande part de rire et de dérision. C'est cette tension qui travaille dans tous les sens les textes analysés et que font ressortir les différentes contributions.

Pour ouvrir le recueil, Ouerdia Yermèche revient sur la figure fondamentale de la littérature maghrébine, Si Mohand, qui justifie son insertion dans un ensemble consacré au roman maghrébin. Le poète errant du XIX<sup>e</sup> siècle est en effet fondateur de cette littérature du refus ouvertement engagée contre la conquête coloniale, cette intrusion devenue brutalement événement structurant de l'Histoire. Les événements douloureux induits par cette déflagration (l'insurrection de 1871 et la répression violente qui s'en est suivie) ont implacablement orienté le destin du poète et tracé le parcours de sa vie et de son œuvre. C'est sous une forme poétique violente et réaliste que Si Mohand, frappé de plein fouet par les épreuves de l'Histoire, révèle les tensions générées par le nouvel ordre du monde. En explorant un terrain de recherche tout nouveau, Ouerdia Yermèche tente d'appréhender la poésie mohandienne du point de vue de la triangulation espace/temps/personne, pour montrer comment, en s'entremêlant, les éléments onomastiques tissent un réseau de sens et de significations.

1. M. Khair-Eddine, *Corps négatif* suivi de *Histoire d'un bon Dieu*, Seuil, 1968, p. 10.

En analysant *Aya dans les villes*, Ridha Boulaâbi se propose de montrer comment Abdelwahab Meddeb explore, dans le sillage du célèbre poète mystique Ibn Arabî, les arcanes de la pensée antéislamique confinés dans l'oubli, pour en révéler les mystères cachés qui peuvent aider à une meilleure compréhension du présent. À l'instar du maître dont il invoque l'expérience, le sujet meddebien s'adonne à un cérémonial énonciatif à partir duquel, en se démarquant des modes de représentation classiques, il va à la rencontre directe et charnelle des « sites archéologiques », en vue de décrypter les signes immémoriaux enfouis et ensevelis par le temps. Entre le personnage et le lieu s'établit alors une communion totale où l'un et l'autre, au milieu du silence qui les réunit, résonnent de tout leur être. À la lumière – mot à prendre au sens mystique et épiphanique – de cette dynamique sensible qui anime et rythme le texte, l'écriture se fonde, comme chez Proust, sur une « forme de réminiscence du passé dans le présent ». Le cheminement littéraire de Meddeb, en quête de « pureté mystique », relève la possibilité d'échapper à la seule logique de l'orthodoxie, et de remettre au jour, de façon heureuse et dynamique, d'autres formes de connaissance.

Leyla Guenatri, dans une perspective comparatiste, voit, quant à elle, dans le personnage de Don Quichotte, repris par Waciny Laredj dans *Don Quichotte à Alger*, un moyen de reconquérir la mémoire et le passé pour comprendre les soubresauts d'une histoire présente qui coïncide avec le discours monologique et le chauvinisme culturel. La quête, sous le « regard étranger » de Don Quichotte, devient éclairage référentiel et questionnement idéologique. Ainsi, la distance créée grâce au personnage permet à l'auteur de donner sens au chaos, en réactivant la question de l'Autre. Ce dévoilement s'effectue grâce à certaines stratégies discursives dont la plus prégnante demeure l'écriture carnavalesque. La figure emblématique créée par Cervantès revit ainsi dans une autre fiction, reformulant le sens du mythe littéraire, permettant du coup à Waciny Laredj de défendre les valeurs universelles de liberté, de responsabilité citoyenne et de progrès. En représentant la figure du mythe dans son accoutrement contemporain, le romancier lui délègue une nouvelle vie, une énergie à même de redonner au combat donquichottesque une mémorable actualité.

La contribution de Malika Kebbas montre comment fonctionnent les procédés d'écriture dans les textes de Tahar Djaout, dont le projet figurait déjà dès le début de son expérience poétique, notamment dans l'incipit de *L'Exproprié*. L'auteur du *Dernier Été de la raison* démonte les mécanismes d'un monde en déconfiture, qu'il tente de reconstruire différemment, en portant un œil critique sur le mode de gouvernance et sur les distorsions qui en résultent. Malika Kebbas relève par ailleurs la prédominance de l'enfance

que Djaout oppose comme envers au monde de la mort, à partir de laquelle il va reconstruire sa vision du monde. Ainsi tient-il à revendiquer pour la liberté et pour le rêve afin d'«échafauder la cité idéale» à laquelle aspire le personnage de Boualem Yekker.

Belaïd Djefel se penche, quant à lui, sur le roman déroutant de Sadek Aissat, *Je fais comme fait le nageur dans la mer*. Il y analyse l'itinéraire de D. Z., personnage énigmatique qui s'est inflexiblement donné la tâche de «trouver un pays» qui n'est ni celui d'où il est parti, ni celui où il est arrivé. Le lieu et le nom, confondus et compromis dans le langage des idéologies, ne se transforment-ils pas en autant de signes destinés à marquer et, partant, à exclure ? Refuser la dure loi de la limite, c'est renoncer au confort garanti par les privilèges d'un territoire, c'est ouvrir, dans le mouvement de joyeuse perte qu'offre l'écriture, l'espace d'une possible renaissance.

Boussad Saïm se propose de montrer comment, dans *Le Blanc de l'Algérie* d'Assia Djebar, l'écriture est érigée à la fois en «rempart de résistance» et en «vecteur de l'existence» par lequel s'amorce, à contre-courant d'un quotidien destructeur, un mouvement de régénération de la parole qui vise à redynamiser et à relégitimer le cours de l'Histoire. La figure de la métaphore se révèle dès lors un enjeu déterminant et fondamental, le lieu où se repensent (repansent) dans la douleur les blessures du temps. Elle devient, en d'autres termes, partie prenante de l'expérience du sujet, qui, en s'appropriant son pouvoir, agit sur son propre destin, explore des «lignes de fuite» pour ouvrir à nouveau le «champ des possibles».

La contribution de Malika Hadj Naceur, pour clore cet ensemble, se veut un tableau panoramique de la littérature maghrébine contemporaine. En lectrice avisée de l'évolution des formes littéraires, elle montre comment aux pires moments de l'existence, on arrive par le truchement de l'écriture à «conjuré les figures menaçantes du présent», et à «vaincre l'oubli» pour redonner «droit de cité» au rêve. Quand l'être se dérobe sous les coups répétés d'un destin plus que jamais acharné, l'écriture poétique et surtout romanesque devient l'ultime moyen par lequel le sujet reprend pied pour éviter de sombrer dans le chaos. L'usage ludique de la langue s'apparente à une opération cathartique qui vise à «apprivoiser le mal» et à se jouer de son malheur pour mieux exorciser ses démons.

Profondément lié à l'Histoire dans ce qu'elle a souvent de plus dramatique, le roman algérien contemporain occupe une place importante dans le paysage éditorial et relance à sa manière le débat suscité par Michel Le Bris et Jean Rouaud autour de la «littérature-monde». En complément et comme élargissement aux problématiques soulevées par la littérature «en temps de détresse»,

trois articles (de Claude Coste, Cyrille François et Véronique Porra) prennent du recul sur les interrogations qui agitent le monde francophone depuis le début du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle. Quels termes faut-il choisir : « littérature française » ? « littérature d'expression française » ? « littérature francophone » ? « littérature-monde en français » ? « littérature post-coloniale » ? ... Ces querelles terminologiques témoignent de l'évolution du champ théorique, de la complexité d'un monde « globalisé ». Et, finalement, de la vitalité de la création littéraire en français.